
Cendrillon
L'heure des Ombres
ELA. BIGGI
PUNCHLINES EDITIONS

Romance
& Sortilège

Cendrillon

Le Conteur

Aux premières lueurs du crépuscule, une silhouette se dessine sur les pavés humides d'une vieille ruelle. Le ciel est bas et l'orage menace de s'abattre sur cette ville fantôme. Pas à pas, elle s'approche. C'est un homme vêtu d'une longue cape et coiffé d'un chapeau en feutre noir. Ses cheveux argentés descendent en cascade sur ses larges épaules. Dans sa main droite, il tient une vieille lanterne dont la flamme vacille. Il avance, tandis que des éclairs illuminent le ciel nocturne et qu'une fine pluie commence à tomber.

— Et si ce soir, il n'y avait pas de sommeil et pas de rêves…, murmure-t-il alors. Et si, ce soir, la bougie éclairait une autre réalité, celle d'un conte ancien, une histoire d'autrefois…

Son visage se dissimule en partie dans l'ombre, mais on devine une bouche aux contours délicats et une mâchoire marquée. Son sourire énigmatique semble refléter la danse mystérieuse de ses pensées, tandis que sa voix grave s'élève, telle une incantation, dans cette pénombre magique :

— Que les mots et le papier se mêlent, désormais ! Ce que je vais vous relater doit être conté dans le noir, au coin d'un feu ou, comme ce soir, sous les vestiges d'une somptueuse demeure royale. Nous sommes des enfants terribles et nous aimons ce qui fait frissonner : soyez dès lors assurés que la peur guidera notre voyage. Peut-être y trouverez-vous une lueur d'espoir

et une étreinte d'amour, mais prudence ! ici, les ténèbres et la lumière s'entremêlent pour vous perdre à travers les méandres des histoires oubliées.

Il poursuit sa marche, tandis que son ombre s'étire sur le pont-levis qui conduit à un ancien fastueux château. Sous ses pieds, le bois craque. Par endroits, de nombreuses fissures parcourent les lattes, laissant apparaître un fond noir. Au-dessous, le lac qui entoure la demeure ressemble à un miroir ; aussi sombre que la nuit et aussi lisse que le marbre d'une pierre tombale. Une brise légère se lève soudain lorsqu'il foule le sol de la cour. Des feuilles séchées virevoltent au-dessus et autour de lui. Elles semblent lui souhaiter la bienvenue ou peut-être… lui demander de fuir… Nous le suivons, la bougie vacille, tremble souvent, mais ne s'éteint jamais. Le conteur fait halte devant l'immense porte en bois massif de l'entrée et illumine la serrure rouillée de sa lueur bienveillante.

— Bienvenue dans le berceau des contes de fées, des sorcières et des fantômes. Là où les amours d'hier et d'aujourd'hui se confondent pour un bref instant, nous rappelant les origines de ce que nous croyons connaître, mais dont nous ignorons tout. Je vous convie au cœur de l'imaginaire, là où résonnent les écrits des auteurs d'antan, qui ont marqué non seulement leur époque, mais aussi nos mémoires d'enfants. Je suis le conteur d'histoires et voici la version lugubre et énigmatique de l'une des plus troublantes. Suivez ma voix, et soyez prêts à pénétrer désormais dans une autre réalité, merveilleuse et inquiétante.

En cette soirée hivernale, l'homme s'est rendu devant un château, aujourd'hui tristement abandonné. On peut encore y entendre résonner la musique des bals d'antan, lorsque les rois et les nobles aimaient encore faire virevolter les robes de satin de leurs bien-aimées dans des valses éternelles.

— Si vous savez observer, vous pourrez voir les ombres danser, sentir les fards poudrés qui rosissent les joues, et vous émouvoir au son des violons qui savaient vous emporter l'âme, énonça le mystérieux visiteur.

Ce dernier pousse les portes du château endormi. L'air s'engouffre, faisant voler les feuilles mortes sur le sol. La pâle lueur de la pleine lune passe au travers des grandes vitres brisées, offrant une atmosphère fantomatique au grand hall qui s'étend devant lui. L'homme tend la main et le halo de la bougie s'étire sur un ancien portrait. Un sourire étrange se dessine sur ses lèvres et l'homme reprend :

— Vous croyez que les histoires d'amour étaient plus simples autrefois ? Suivez-moi, je vous emmène dans la poussière et les cendres pour ressusciter un amour éternel. Mais ne vous méprenez pas, tout bonheur a un coût ! Et vous ? Auriez-vous été prêts à le payer ?

1

L'erreur

France, 1697

Loin de la grande capitale. Au sud de la France, dans un bourg verdoyant du nom de Belameau, le comte de ces terres était apprécié de ses gens. On le disait bienveillant et magnanime. Il aimait voyager et découvrir les mystères des autres contrées et pays. C'est ce qui l'amenait bien souvent à s'absenter, au grand désarroi de ses proches. Il était devenu un grand marchand d'art en tout genre. Au fil de ses nombreuses escapades, il avait amassé et revendu de nombreuses merveilles. Il souhaitait toujours apporter les plus belles richesses à sa famille et faire prospérer sa province. Mais chaque jour est précieux… le temps file et ne nous attend pas… Sa fascination pour l'aventure l'éloigna un temps considérable de ses deux biens les plus précieux. À son retour, il trouva son épouse sur le déclin. Tout son or ne lui permit pas de la sauver, et la maladie l'emporta un soir d'hiver. Il se retrouva veuf et père d'une adorable petite fille âgée de six ans, Constance.

Elle était belle comme le jour. Ses cheveux ondulés reflétaient la couleur du soleil et ses yeux étaient semblables à l'azur du ciel. Constance tenait de sa mère un cœur débordant d'amour et de douceur. Après le décès de son épouse, le comte ne put se

résoudre à laisser grandir sa fille sans la chaleur d'une mère. Ou peut-être était-ce une méthode pour tenter d'oublier plus vite son propre chagrin ?

Durant cette nouvelle quête illusoire, Constance demeurait dans leur bastide sous la tutelle bienveillante de sa nourrice. Une partie de son univers s'était effondré après ce drame. Fort heureusement, elle avait un esprit rêveur et créatif. Elle s'y réfugia pour reconstruire son monde et y puiser toute la force dont elle avait besoin pour surmonter cette épreuve. Constance portait toute son attention sur la présence de son père. Depuis ce funeste jour, il ne quittait plus son comté. Ses allées et venues ne duraient jamais plus de deux jours, ce qui leur permettait de passer du temps ensemble et de construire des moments heureux.

Cette bancale sérénité dura peu de temps. Un jour, le comte amena à la maison une femme et la lui présenta comme sa future mère. Il lui avait expliqué qu'elle aussi venait de perdre quelqu'un de cher. Son époux avait récemment perdu la vie dans une chasse à cheval qui avait mal tourné, disait-on. Il pensait que s'unir et partager leur chagrin serait une bonne solution pour revenir à des temps plus agréables.

Il la fit venir quelques fois à l'heure du thé pour que Constance puisse échanger avec elle et ainsi mieux la connaître. Aux premiers abords, cette dame s'avérait charmante et courtoise auprès de l'enfant. Elle était d'une grande beauté. Et ce détail attirait beaucoup l'attention de ses gens lorsqu'elle déambulait sur ses terres. Son corps élancé aux courbes généreuses ne passait jamais inaperçu. Elle était baronne par son premier mariage, et son père l'avait rencontrée lors d'une vente aux enchères d'objets rares et précieux. Elle disait devoir se séparer d'une part de son héritage pour subvenir à ses besoins ainsi qu'à ceux de ses

deux filles. Le comte, rattrapé par sa bonté, avait vu l'occasion d'aider cette femme et d'apporter à son enfant une famille. Le charmant visage de cette femme n'était sans doute pas étranger à cette décision. Ses traits étaient séduisants et sévères ; ses longs cheveux, couleur ébène, étaient souvent retenus par un élégant chignon ; ses lèvres toujours teintées de rouge et ses yeux en amande étaient généralement bordés de noir. Elle avait une façon très sensuelle de s'exprimer en roulant voluptueusement les *r*. Elle venait d'un pays éloigné, ce qui ajoutait une touche d'exotisme qui fit succomber le malheureux.



Un jour, alors que le comte se promenait dans le parc avec Constance, il se décida à lui annoncer la grande nouvelle :

— Ma chérie, j'ai demandé sa main à la baronne Vitalie ! Et elle a accepté !

La petite fille, qui observait un papillon posé sur une grosse marguerite, se figea. Au ralenti, elle tourna la tête vers lui. Ses grands yeux humides dévisagèrent l'homme qui affichait un sourire rayonnant. Il attendait sa réponse. Malgré l'euphorie qui animait ses traits, sa nervosité se traduisait par ses doigts qui ne cessaient de faire tourner son chapeau. Constance répondit en regardant le sol.

— D'accord.

Elle avait reporté son attention sur la marguerite afin d'éviter qu'il voie les gouttes qui perlaient, malgré elle, à ses yeux.

— D'accord ? reprit-il. Seulement « D'accord » ? N'es-tu pas heureuse d'avoir une nouvelle maman ?

— Non ! avoua la petite qui se tortillait nerveusement. Ce n'est pas ma maman.

— Je t'ai expliqué plusieurs fois que je ne pouvais pas remplir ce rôle ! Elle sera une merveilleuse belle-mère, tu verras. Et, en plus, tu vas avoir deux nouvelles sœurs pour jouer. Je suis persuadé que ce sera une bonne chose pour nous tous !

Voyant les larmes couler sur les joues de son enfant, il s'accroupit face à elle et la serra fort dans ses bras.

— Je sais qu'elle ne la remplacera jamais, confia-t-il, le cœur lourd. Mais j'ai besoin qu'une femme t'aide à grandir ! Nous ne pouvons rester dans cette solitude et cette douleur ! Nous devons avancer et nous le ferons ensemble !

Constance lui rendit son étreinte. Elle ne voulait pas causer plus de chagrin à son père et ne fit plus aucune remarque pour s'opposer à cette union. Après tout, il avait raison. Elle aurait deux demi-sœurs avec qui s'amuser et grandir. Elle commença même à se sentir impatiente de les rencontrer.



Les semaines défilèrent très vite au rythme des préparatifs. Le jour du mariage arriva et Constance rencontra enfin les filles de la baronne. Elles étaient jumelles et n'avaient rien emprunté à la beauté de leur mère. Elles étaient petites, replètes et possédaient un immonde nez camard. Leurs silhouette disgracieuse devait probablement venir de leur père. Leur physionomie était à s'y méprendre identique. La seule chose qui les distinguait était la couleur de leurs cheveux. L'une les avait bruns et fins, la seconde les avait roux paille et filasse.

La joie de Constance s'estompa vite. Elles ne furent guère agréables avec elle, et ne lui accordèrent aucune attention durant toute la cérémonie.



Pour Constance, les jours qui suivirent furent étranges ; ils lui parurent fantomatiques. Ils défilaient sous ses yeux, sans qu'elle ait l'impression d'y participer. Les trois étrangères s'installèrent à leur aise dans sa maison. Elle avait le sentiment d'être invisible dans son refuge. Sa marâtre avait trouvé le moyen de faire renvoyer sa nourrice, prétextant qu'elle la ramenait continuellement au passé et à sa défunte mère. Seul son père représentait une bouffée d'oxygène.

Quelques semaines passèrent et le comte dut s'absenter pour reprendre un de ses importants voyages. C'est alors que le cauchemar prit forme.

Elle n'était plus chez elle ! La nouvelle maîtresse des lieux avait fait changer la plupart des décorations. Les ornements, autrefois gracieux et délicats à l'image de sa mère, avaient disparu. À présent, les rideaux et les tapisseries étaient sombres et l'ambiance étouffante. Elle avait fait remplacer presque tous les meubles et les tableaux. Tout était trop chargé. Le personnel fraîchement renouvelé était froid et distant. Il était attentionné uniquement envers ses nouvelles occupantes.

Après le départ de son deuxième époux, la comtesse avait vite laissé apparaître sa véritable nature. Elle était devenue sévère et désagréable envers Constance, et les jumelles s'avérèrent être de vraies pestes. Pour bien se faire voir de l'aristocratie, la marâtre ne cessait d'organiser des fêtes. Elle conviait des personnes de la haute société à des goûters ou des dîners de courtoisie pour se mettre en valeur. La bastide n'était plus ce lieu paisible et jovial d'autrefois. Elle était devenue un espace de rendez-vous et d'échanges aussi hypocrites qu'intéressés de la part de la nouvelle maîtresse de maison.

Dès lors, Constance s'était davantage renfermée dans son univers secret. Elle passait le plus clair de son temps dans le grand parc du domaine. Là, loin des changements et des faux-semblants, elle parvenait à retrouver une certaine sérénité. Elle aimait jouer et parler avec les animaux et les fleurs. Dans son monde imaginaire, ils lui répondaient et interagissaient avec elle. Ils étaient ses amis, son échappatoire.



Ce jour-là, la petite fille s'amusait à retirer les mauvaises herbes qui s'installaient au pied d'un carré de tulipes. Elle chantonnait en exécutant sa tâche. Constance sursauta quand ses demi-sœurs firent irruption en chassant un rassemblement de moineaux à côté d'elle. Les deux terreurs s'esclaffèrent en voyant les oiseaux partir en tous sens. Mais elles se délectèrent surtout de la déception qui se lisait sur le visage de Constance.

— Qu'est-ce que tu fais, petite souillon ? C'est le travail des domestiques de toucher la terre, ricana la rouquine prénommée Bertille.

— Souillon ! pouffa Gersande, la seconde jumelle. Ta mère aurait dû t'appeler comme ça !

Constance s'était redressée face à ses sœurs. La fillette retenait comme elle le pouvait les larmes qui lui montaient aux yeux. Pour se donner du courage, elle serrait ses petits poings de toutes ses forces.

— C'est important d'enlever les mauvaises herbes ! se justifia-t-elle. Si elles poussent, elles vont empêcher les fleurs de respirer et elles vont mourir. Le jardin est plus beau avec plein de fleurs !

Gersande s'approcha des tulipes, arracha un des boutons et le jeta au visage de Constance.

— Voilà, elle est morte ! s'amusa-t-elle. Pas eu besoin de mauvaises herbes.

— C'est toi la mauvaise herbe ici ! lança la petite fille en proie à la détresse.

— Et toi, tu te prends pour la jolie fleur ! cracha Bertille en arrachant autant de boutons de fleur qu'elle le pouvait.

Sa jumelle la rejoignit et les attrapa par les tiges pour en extraire les racines. Toutes deux s'acharnaient à les jeter sur Constance. Elles s'amusaient à tacher de boue son visage et sa jolie robe bouffante. Elles reprirent en chœur sournoisement :

— Voilà, elles sont toutes mortes ! Mortes comme ta mère !

Constance éclata en sanglots devant cette démonstration de violence et de méchanceté.

— Maintenant, toi aussi, tu es laide ! reprirent les deux monstres à l'unisson avant de lui tourner le dos.

La douce enfant tenta de dissiper sa peine en replantant les racines arrachées dans la terre meuble. Elle se disait que, peut-être, elles pourraient repousser si elle les arrosait de ses larmes. Sa mère lui avait enseigné que les plus belles choses naissaient parfois des situations les plus inattendues.





PUNCHLINES EDITIONS



www.punchlineseditions.fr
contact@punchlineseditions.fr